

Résumé de la séance du 25 octobre 2022 : 1. Experimentum vocis

Comlan Maurice SESSOU

A notre dernière séance, la Prof. Barbara a rappelé le programme de notre Séminaire qui ne pourra se poursuivre que le 22 novembre en raison des obligations académiques de l'Université de Fribourg. Pendant ces quatre semaines où nous n'auront pas de cours, chaque étudiant devra rendre un petit résumé et analyse du deuxième chapitre de notre livre d'étude : L'exigence. Nous avons poursuivi la lecture avec le n. 13 à la page 37. Le présent compte rendu présente le reste des numéros que nous n'avions pas pu lire à notre dernière séance : n. 16-18.

La description aristotélicienne du fonctionnement du langage montre qu'autant chez l'homme que chez l'animal, *logos* et *phoné* sont distincts et se retrouvent « tout uniment » dans le langage humain. Le langage est un produit de la voix où les lettres articulées possèdent un « statut privilégié d'être », et aussi des signes et éléments de la voix qui ne sont pas inscriptibles. Cette description d'Aristote va ouvrir aux grammairiens la possibilité d'une réponse à la question de la voix qui chez l'animal est « voix confuse » et chez l'homme, voix articulée. La voix articulée de l'homme est en fait une voix scriptible et compréhensible à travers les lettres. La voix confuse est par contre non scriptible (hennissement, aboiement, rugissement) constituée d'éléments non formalisables dans l'écriture qu'on retrouve aussi chez l'homme (rire, sanglot, sifflement). Agamben va faire remarquer dans cette description du langage la structure de l'*exceptio* – de l'exclusion inclusive – qui caractérise la vie dans la politique en gardant « une proximité essentielle » entre l'histoire et la nature, un « lien original » de la communauté politique avec la communauté naturelle.

Le traité « *De la grammatologie* » de Jacques Derrida ne reste pas fidèle à la description aristotélicienne même s'il s'en inspire car Derrida revendique l'écriture contre le privilège de la voix. Agamben va lui faire la critique d'une lecture insuffisante d'Aristote pour qui « la métaphysique est toujours déjà grammatologie et celle-ci est fondamentologie, au sens où, à partir du moment où le *logos* a lieu dans le non-lieu de la *phoné*, c'est à la lettre et non pas à la voix qu'incombe la fonction de fondement ontologique négatif. »

14. Agamben propose une analyse de l'influence de l'écriture alphabétique sur la culture et le langage en Occident. L'écriture donne l'illusion de capturer la voix, de la comprendre et de pouvoir la transcrire dans les lettres (*grammata*). Mais il faut se libérer de cette illusion si l'on veut comprendre réellement la capture de la langue que l'écriture alphabétique transcrit et l'interprétation qu'en donnent les philosophes et les grammairiens de cette fonction de l'écriture. En effet, si l'on se réfère à l'histoire de la phonétique (analyse des sons du langage comme « voix articulée »), les modernes ont fait une impasse dans la description des lettres selon une modalité articuloire. D'autres phonéticiens ont proposé une analyse scientifique de l'acoustique du langage. Mais grâce aux travaux de Saussure (en 1916) et de Paul Menzerat (son film de 1933), on s'est rendu à l'évidence que les éléments qui constituent chaque vocalise sont liés indissolublement à toutes les lettres prononcées et qu'on ne peut les isoler dans l'acte de parler. Dans la phonétique des néo-grammairiens une scission s'est développée entre les sons de la parole et les sons de la langue, entre phonétique et phonèmes, une difficulté aporétique entre *logos* et *phonè*, entre sémiotique et sémantique.

Platon a montré à travers un récit de Socrate dans le *Philèbe* « le caractère insaisissable de la voix humaine et la vanité de toute tentative pour la rendre en quelque sorte compréhensible à

travers les lettres », et après lui, Aristote dans son *hermeneia* reprend ces arguments dans son ontologie du langage pour situer le *logos* dans les *grammata*. Selon Agamben, Platon n'a pas déduit que la nécessité des lettres se fonde dans la voix, mais que la théorie des idées s'y fonde. Aristote va rejeter ce fondement de la théorie des idées dans la construction sémantique.

15. L'*experimentum linguae* développé par l'anthropogénèse et les philosophies qui situent aporétiquement le *logos* dans la voix, ont atteint leur limite. Il faut désormais envisager la question du langage sous l'aspect d'un *experimentum vocis*. Il s'agit d'une nouvelle ontologie du langage qui interroge sur la possibilité et sur le sens de l'*experimentum* aporétique de la voix. Cette pensée sur l'*experimentum vocis* constitue la « chose même » de la pensée philosophique. Benveniste en avait posé les fondations lorsqu'il formulait la difficile séparation entre sémiotique et sémantique et qu'il s'interrogeait sur la capacité qu'a le langage de se référer non pas à une réalité lexicale quand on dit « moi », « toi », « ici », « maintenant », « ceci », mais au fait pur d'avoir lieu. Ainsi ces *schifters* (comme on appelle ces pronoms ou adverbes) ne désignent pas des substances mais des instances de discours qui les contiennent d'une manière « coextensive » et contemporaine ». On ne peut saisir cette complexité de l'expérience de la voix qui la sépare du langage des lettres que dans un procédé négatif qui articule le « plus » de la voix animale (voix confuse) et le « pas encore » du *logos* ». De la sorte, s'évanouit l'être des choses lorsqu'on les prononce : « ici » n'est plus ici, « maintenant » n'est plus maintenant. Ce qui intéresse la pensée d'Agamben c'est ce caractère évanescent du langage.

16. Peut-on penser la relation la relation entre la voix et le langage en dehors des lettres ? Agamben va s'appuyer sur Ammonios et Jean-Claude Milner pour relever que les lettres ne sont pas la seule possibilité pour penser cette relation. Chez Ammonios d'Alexandrie, la voix est la matière de la langue. Chez Milner, lettre et matière sont synonymes en ce sens que la matière est translittérable. De plus Milner pense que lettre et signifiant sont différents et ne sauraient se confondre confusément comme c'est le cas chez Saussure. Agamben va commencer par critiquer cette distinction de Jean-Claude Milner en lui opposant d'une part Aristote qui identifie la lettre au signifiant, au devenir sémantique de la *phoné* ; et d'autre part Platon chez qui la matière n'est jamais translittérable. Pour Platon en effet, l'être qu'on peut encore appeler *khôra* est comme le réceptacle (*upodokè*) ou le porte-empreintes (*enkameinon*) donnant lieu à toutes formes sensibles, sans jamais se confondre à elles. En suivant la métaphysique d'Ammonios, la voix est comme *khôra* de la langue, l'avoir-lieu du *logos* qui ne se réduit pas au *logos*. La voix est un in-scriptible.

17. Pour Agamben, c'est dans la perspective de l'idée de *khôra* qu'il faut voir le lien indissociable et cependant distinct entre poésie et philosophie. Dans la pratique, la poésie est toujours venue au secours de la pensée lorsque les concepts ne suffisent plus à traduire l'essence des choses : « poésie et philosophie représentent plutôt deux tensions inséparable et irréductibles à l'intérieur de l'unique champ du langage humain ». C'est dans cet ordre qu'il faut considérer la relation qui sépare le son et le sens, la musique et la sémantique, la voix et la langue dans le langage humain. La langue s'est développée dans son lieu comme organe du savoir et de la connaissance. Elle vient marquer la scission entre le son et le sens dans le discours. Ainsi la poésie dévoile l'essai de donner sens au son à travers la rime et les figures de styles où se perçoivent les différences entre série sémiotique et sémantique, entre *phoné* et *logos*. Ce qui n'était que pur son trouve dans la prose philosophique une réelle résolution dans une pure signification.

Agamben pousse encore plus loin la réflexion pour essayer de définir le moment où *phoné* et *logos* sont des deux entités unies « par une seule absence de représentation », c'est-à-dire leur coïncidence dans le contact. La pensée représente ce moment de contact et alors « poésie et philosophie sont en fait internes l'une à l'autre » dans une sorte d'expérience ou la parole

poétique donne sens à la pensée philosophique, la pensée de la langue. Ainsi la philosophie recherche la voix poétique et la poésie est cet amour, cette recherche de la langue dans la pensée. Mais pour que la philosophie ne court le risque permanent de manquer de sens en ne recherchant que la voix ou que la poésie ne manque de pensée en ne poursuivant que la voix, Agamben préconise que la fonction de la philosophie soit la philosophie de la poésie et que la poésie reste la poésie de la philosophie.

18. Le *factum loquendi*, le fait de parler selon Agamben n'a pas été assez pris en compte par la linguistique et la logique modernes qui étudient le langage en tant qu'il est écrit ou en tant qu'il est langue, grammaire ou outil de communication. Mais le pur fait de parler échappe à notre attention en tant qu'il est l'instant de l'énonciation, le simple fait d'avoir lieu, sans la voix, sans référence au lexique, à un texte. Agamben attribue à la philosophie la mission d'exposer ce *factum loquendi* en tant qu'il est cet instant de l'énonciation, ce moment de contact entre pensée et voix, l'événement de la parole. Et Agamben affirme que « Là où voix et langage sont en contact sans la moindre articulation, là un sujet advient, qui porte témoignage de ce contact. » La tâche de la philosophie est donc de risquer le hiatus, ce moment de coïncidence entre parole et langue, sémiotique et sémantique, le moment qui sépare et met en contact uniment la *phoné* et le *logos* comme l'instant de la pensée. L'*experimentum vocis* est donc la philosophie du *factum loquendi* : expérience de la pensée « sans langue face à la voix et sans voix face à la langue ».

Nous poursuivons notre Séminaire en faisant un retour sur le chapitre 2 : « Sur le concept d'exigence » de la page 53 à 61.